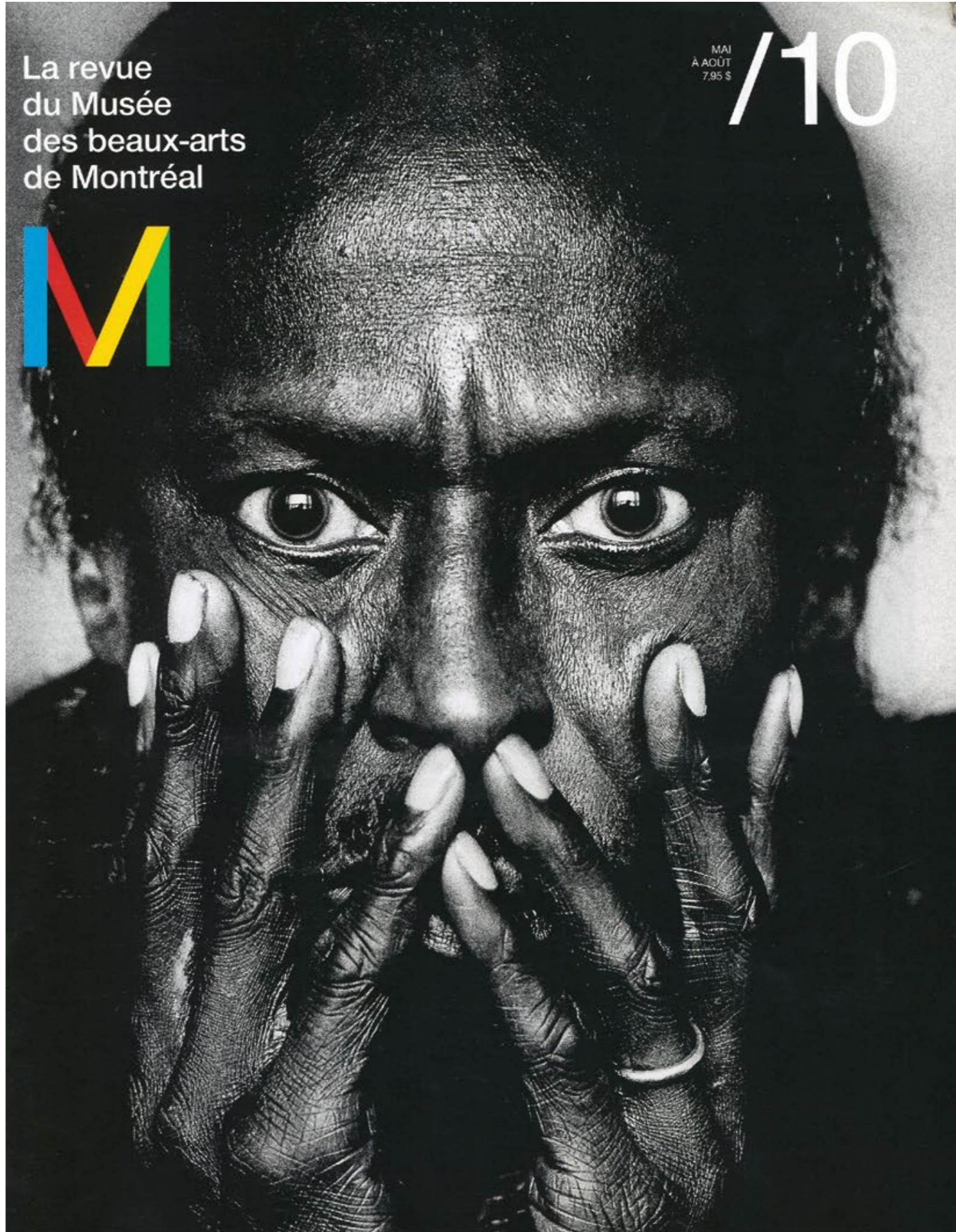


La revue
du Musée
des beaux-arts
de Montréal



MAI
À AOÛT
7.95 \$

/10





« WE WANT MILES ». MILES DAVIS : LE JAZZ FACE À SA LÉGENDE

Le Musée des beaux-arts de Montréal s'associe à la Cité de la musique, à Paris, pour consacrer une rétrospective d'envergure à l'un des plus grands musiciens du XX^e siècle, Miles Davis (1926-1991), rétrospective qui a rencontré un grand succès – tant public que critique – lors de sa présentation parisienne l'hiver dernier. Première incursion dans le domaine du jazz, cette exposition multimédia s'inscrit dans la poursuite de l'exploration des liens entre les arts visuels et la musique, récemment entreprise par le Musée avec les expositions *Warhol Live* et *Imagine*, et avec les promenades musicales offertes dans le cadre des expositions *Van Dongen*, *Waterhouse* et *Le verre selon Tiffany*. Cette présence de la musique au Musée s'accroît avec la nouvelle salle de concert du Musée et la Fondation Arte Musica, présidée par Pierre Bourgie.

Vincent Bessières, commissaire général de l'exposition, nous livre ses impressions sur Miles Davis et sur la préparation de l'exposition :

■ Quelles ont été les découvertes qui vous ont le plus marqué lors de la préparation de l'exposition ? V. B. Par le sujet qu'elle traite et la matière qui est son objet – la musique en général, le jazz en particulier – cette exposition occupe un champ qui n'est pas celui, habituel, des musées. Aussi, construire une exposition sur ce thème a-t-il demandé des ressources différentes. En l'absence de musée consacré au jazz ou de fondation dédiée à Miles Davis, mon travail de commissaire a consisté à partir à la recherche des pièces qui pourraient permettre d'illustrer les différentes phases de son œuvre. Ses héritiers m'ont donné accès à ses archives, des musiciens qui l'accompagnaient ont contribué au projet, et des recherches menées dans des fonds de natures diverses (bibliothèques, instituts spécialisés, photothèques) ont permis de réunir un ensemble de pièces qui sont, pour la plupart, mon-

trées au public pour la première fois. Parmi elles, des documents « historiques », notamment des partitions manuscrites réputées perdues, plusieurs trompettes utilisées par le musicien au fil de sa carrière, de très belles photographies et des films inédits, dont un qui montre Miles Davis en studio.

■ Comment construit-on un parcours autour de la musique dans un espace muséal ?

V. B. Le parcours de cette exposition est avant tout sonore, musical. La musique de Miles Davis est, littéralement, « au centre » de l'exposition, ce qui est un parti pris relativement audacieux puisque, par essence, la musique est immatérielle et l'exposer ne va pas de soi. Aussi, sur une idée des scénographes de l'agence Projectiles, avons-nous organisé l'espace autour de chambres d'écoute (que nous appelons des « sourdines » car leur forme arrondie est inspirée de la sourdine Harmon qu'utilisait Miles Davis sur sa trompette), qui sont de petits auditoriums, disséminés dans le parcours, dans lesquels ses principaux chefs-d'œuvre – les morceaux phares de ses grands disques – sont « exposés », c'est-à-dire diffusés par un système haute-fidélité réglé par un ingénieur du son. Je crois beaucoup au contact direct avec l'œuvre et de la même façon que dans une exposition de type beaux-arts, le visiteur est confronté directement aux tableaux ou aux sculptures, dans l'exposition « *We Want Miles* », il entend la musique sans médiation. Ainsi se noue une relation intime avec l'œuvre. Par conséquent, tous les objets qui sont présentés autour des « sourdines » – et ils sont nombreux – ont-ils été choisis pour l'éclairage qu'ils apportent sur l'évolution de l'œuvre du trompettiste et l'édification de sa propre légende : les partitions, photographies, tableaux, vêtements, archives de sa maison de disque, films, affiches ou instruments de musique composent un riche ensemble documentaire qui illustre chacune des « périodes » de l'artiste.

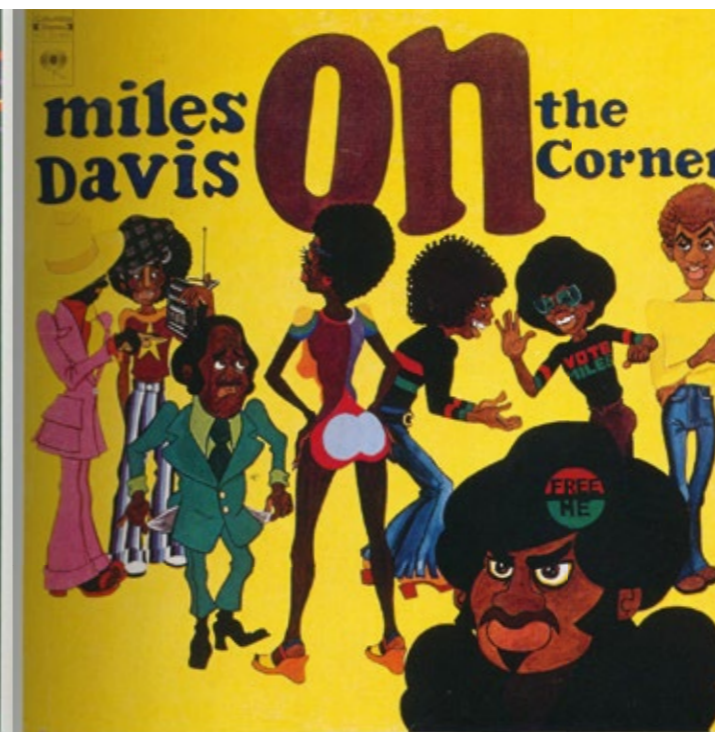
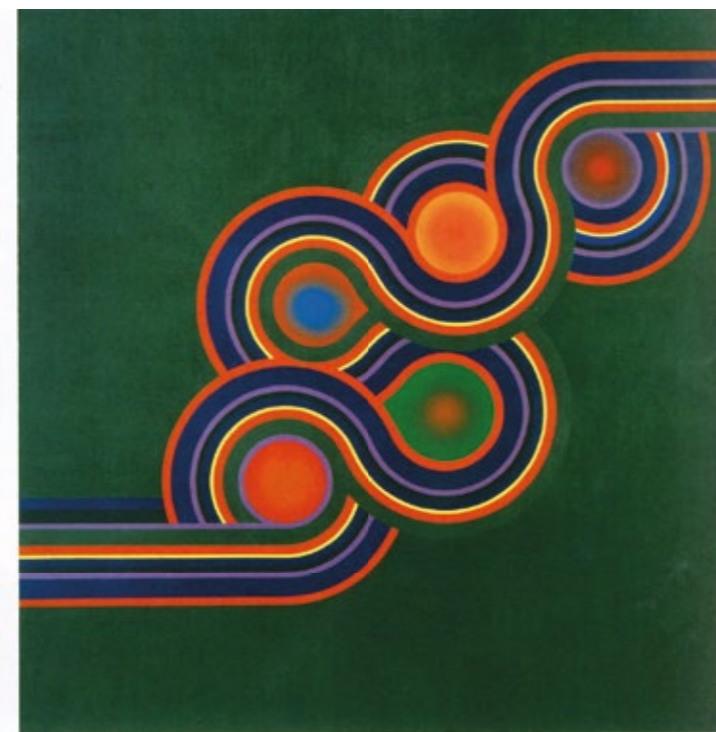
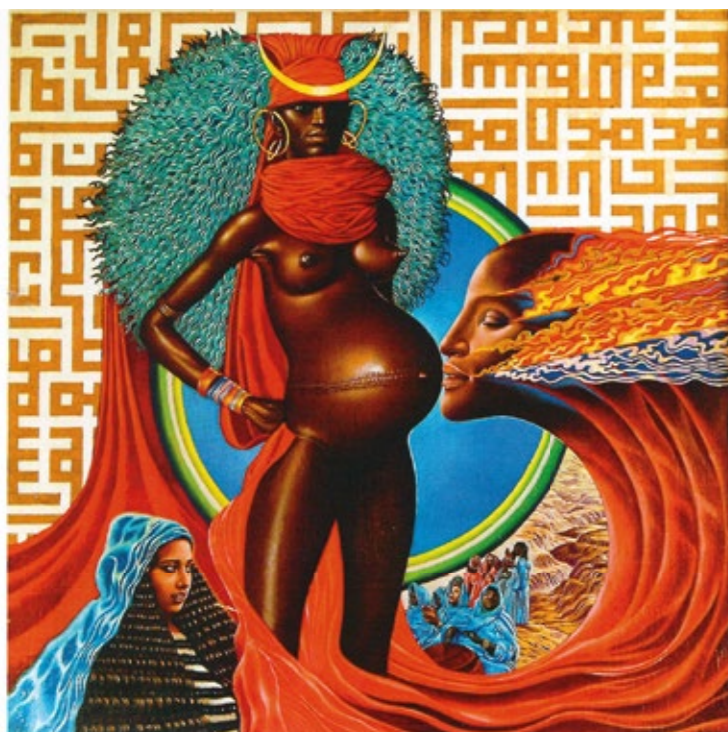
■ Miles Davis est encore aujourd'hui l'un des musiciens de jazz les plus connus au monde. Comment expliquez-vous cette notoriété planétaire et sa longévité ?

V. B. Miles Davis est devenu une star de son vivant. C'était une de ses ambitions non dissimulées. Je pense même que c'est une personnalité qui n'a jamais voulu rester à sa « place », ou plutôt à la place que la société de son époque voulait lui assigner : celle de citoyen noir et celle de musicien de jazz. Ce refus de courber l'échine, de rentrer dans le moule, a engendré une œuvre d'une diversité et d'une envergure fascinantes, à tel point que cette histoire personnelle se confond en partie avec l'histoire de tout un genre musical. Le jazz n'est pas concevable sans Miles Davis et vice-versa. D'où, en partie, le sous-titre de l'exposition : *Miles Davis : le jazz face à sa légende*. Non seulement Miles Davis a-t-il signé quelques-uns des chefs-d'œuvre de cette musique – des disques qui n'ont pas pris une ride, comme *Kind of Blue* ou *Bitches Brew* – mais encore son influence et son exemple sont perceptibles dans une bonne partie du jazz actuel. Car il a ouvert tant de portes, jusqu'à la fin, qu'il est difficile pour un musicien contemporain de ne pas se situer par rapport à cette référence. Et même au-delà du jazz et de la seule musique, son exigence de renouvellement reste un exemple pour des artistes qui s'expriment dans d'autres champs de l'art.

■ Cette exposition propose un véritable face-à-face avec l'artiste. Votre perception de l'artiste a-t-elle évolué à l'issue de ce projet ?

V. B. Même après plusieurs années à travailler sur ce sujet, à rencontrer des musiciens qui l'ont connu, à consulter des archives, à fréquenter ses proches, pour moi, Miles Davis garde une part de mystère. C'est peut-être le propre des grands artistes de ne pas livrer la « clé » de leur œuvre. Miles Davis n'a pas de système : il évolue au gré des rencontres et





de ses intuitions, son œuvre est un constant mouvement. Quelle en est la raison profonde ? Qui est l'homme qui se cache derrière une telle force créative ? Il est difficile à cerner, il continue d'échapper et de provoquer le débat entre ceux que fascine sa facilité à se métamorphoser et ceux qui n'y voient qu'opportunisme musical. Pour ma part, je reste stupéfait par sa capacité à se renouveler. Il fait sa révolution tous les cinq ans. C'est très peu de temps, en réalité, cela passe très vite, et c'est un vrai risque assumé à chaque fois. Avant de lui consacrer cette exposition, je n'avais sans doute pas mesuré la vitesse à laquelle son art a changé. Je n'en suis que plus admiratif.

En 1982, Miles Davis signe *We Want Miles*, un album « live » marquant son retour sur la scène musicale. Titre annonciateur d'une popularité retrouvée après une longue période d'absence et qui ne s'est jamais démentie depuis, c'est aujourd'hui celui de l'exposition présentée au Musée des beaux-arts de Montréal.

L'exposition s'attache à retracer la vie et la carrière du trompettiste, depuis son enfance à East Saint Louis jusqu'à sa mort, en 1991, à l'âge de soixante-cinq ans. Ses débuts dans des formations locales à Saint Louis, ses années new-yorkaises sous l'influence de ses figures tutélaires, Dizzy Gillespie et Charlie Parker, son séjour éclair mais néanmoins formateur à Saint-Germain-des-Prés, les enregistrements, entre autres, des mythiques *Ascenseur pour l'échafaud*, *Kind of Blue* (l'album le plus vendu de l'histoire du jazz), *Birth of the Cool* et *Bitches Brew*, ses nombreuses révolutions stylistiques et formations, sa disparition de la scène musicale à la fin des années 1970 et enfin, sa renaissance avec le succès planétaire de l'album *Tutu* (1986) y sont évoqués grâce à quelque trois cent

cinquante pièces – œuvres d'art, archives, partitions, pochettes d'albums, documentaires, photographies, instruments de musique dont six trompettes ayant appartenu au musicien, costumes de scène.

Les arts visuels y ont également leur place. L'exposition offre en effet l'occasion de découvrir une facette méconnue de Miles Davis, à savoir ses propres travaux artistiques qu'il réalise dès le début des années 1980¹. Autodidacte, le musicien accordait une grande importance à son art qu'il pratiquait quotidiennement, lui qui déclarait que « la musique est une peinture que l'on peut entendre, et la peinture est une musique que l'on peut voir. »² Plusieurs de ses tableaux, des compositions aux couleurs vives, oscillant entre figuration et abstraction, peints à la fin de sa vie en collaboration avec sa dernière compagne, Jo Gelbard, et exposés ici pour la première fois, révèlent une réelle sensibilité artistique. L'inclusion d'œuvres de Jean-Michel Basquiat, de Mati Klarwein et de Niki de Saint Phalle dans le parcours témoignent, par ailleurs, de l'aura exercée par Davis bien au-delà de la sphère musicale.

Outre de nombreux prêts inédits consentis par la famille de l'artiste regroupée au sein du Miles Davis Properties, l'exposition bénéficie de prêts d'un nombre important de collectionneurs privés et institutionnels internationaux. Beaucoup de musiciens ayant joué dans une des différentes formations de Miles Davis, tels que le bassiste Marcus Miller, le trompettiste Wallace Roney ou les batteurs Darryl Jones et Al Foster, ont exceptionnellement accepté de se départir de leurs instruments de musique, en hommage à celui qui les a profondément marqués et inspirés. De grands photographes ont également prêté des tirages originaux de portraits du musicien : Annie Leibovitz,

Anton Corbijn et Herman Leonard. Enfin, Sony Music Entertainment, Warner Music Group et le Festival International de Jazz de Montréal ont apporté leur précieux concours au projet en ouvrant largement leurs archives.

Conçue par l'agence parisienne Projectiles, la scénographie qui place la musique au cœur de l'exposition est divisée en séquences thématiques correspondant à huit temps forts dans la carrière de Miles Davis. « Ici tout est construit autour de la musique. Le mythe et la légende ne vaudraient rien s'ils ne s'accompagnaient de ses chefs-d'œuvre », précise Bessières. Des salons d'écoute ou « sourdines » permettant d'apprécier les morceaux les plus emblématiques du musicien, de nombreuses stations diffusant des entrevues, documentaires et autres contenus audiovisuels, et des projections de concerts « live » comme celui de l'île de Wight (1970) ou du Festival International de Jazz de Montréal (1985), rythment ainsi ce riche parcours visuel et sonore.

ANNE ESCHAPASSE

¹ Sa production artistique a fait l'objet d'une publication intitulée *The Art of Miles Davis* (New York, Prentice Hall, 1991) ainsi que de plusieurs expositions aux États-Unis et en Europe.
² George Cole, *The Last Miles: The Music of Miles Davis, 1980-1991*, University of Michigan Press, 2007, p.240.

« WE WANT MILES »
MILES DAVIS : LE JAZZ FACE À SA LÉGENDE
30 AVRIL – 29 AOÛT 2010
PAVILLON JEAN-NOËL DESMARAIS
NIVEAU 3

Trois questions à André Ménard, premier vice-président / directeur artistique du Festival International de Jazz de Montréal, qui a personnellement connu Miles Davis et l'a fait venir à Montréal.

■ En quoi Miles Davis se démarquait-il des autres musiciens de jazz ?

A. M. Premièrement, il désavouait l'appellation jazz, les étiquettes musicales étant pour lui une invention de journalistes blancs et sans imagination. D'autre part, sa capacité à réunir les meilleurs musiciens et de savoir « en jouer » autant que de son instrument et aussi son obsession à se renouveler l'élèvent bien au-dessus de la majorité.

■ Quelle est pour vous sa plus grande contribution au jazz ?

A. M. En plus de la très grande visibilité qu'il a procurée au jazz, il nous a laissé ce son unique qui laissait toujours son âme faire surface malgré les climats multiples et contrastés qu'il créait. Sa « voix » musicale est éternelle.

■ Quel est votre souvenir le plus marquant des quatre prestations de Miles Davis au Festival International de Jazz de Montréal ?

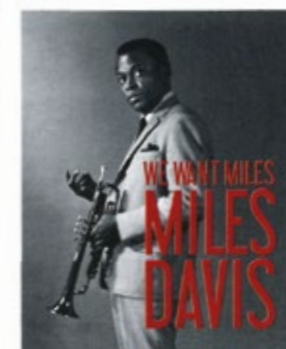
A. M. Il n'est malheureusement pas musical ! Au concert de 1983, après quelques morceaux endiablés, une jeune fille en fleur et pieds nus crut bon d'aller rejoindre Miles sur scène pour une démonstration « d'expression corporelle »... Je dus donc me précipiter de la salle sur la scène pour la retirer de là avant que le maître ne l'aperçoive et, qui sait, décide de s'en aller. J'en ai aussi déduit que, derrière ses gros verres fumés, Miles jouait les yeux fermés...

CRÉDITS ET COMMISSARIAT

Conçue par la Cité de la musique à Paris et organisée en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal, avec le soutien du Miles Davis Properties, LLC, l'exposition est placée sous le commissariat général de Vincent Bessières, ancien rédacteur en chef adjoint de la revue *Jazzman*. Éric de Visscher, musicologue, compositeur et directeur du Musée de la musique, en est le commissaire associé. Elle est présentée à Montréal par la Financière Sun Life en collaboration avec METRO, Sony Music Entertainment et l'Association des bénévoles du Musée. Elle bénéficie également de partenariats avec le Festival International de Jazz de Montréal et Archambault.

PUBLICATION

Le catalogue d'exposition, sous la direction de Vincent Bessières, publié par le Musée des beaux-arts de Montréal, offre une formidable évocation du musicien et de son époque grâce à une iconographie variée, souvent inédite, et aux contributions de plusieurs spécialistes. En vente à la Boutique-Librairie du Musée.



1. Pochette originale de l'album *Birth of the Cool*, Capitol 1955. Collection particulière.
2. Affiche du film *Ascenseur pour l'échafaud* de Louis Malle. Illustration de Willy Mucha 1958. Paris, Cinéma-thèque française, fonds FEMIS. © Succession Willy Mucha / SODRAC (2010).
3. Jeanne Moreau et Miles Davis, Paris, décembre 1957. © Rue des Archives / AGIP.
4. *Horn Players*, 1983. Peinture de Jean-Michel Basquiat. Santa Monica, The Broad Art Foundation. © Succession Jean-Michel Basquiat / SODRAC (2010). Photo Douglas M. Parker Studio, Los Angeles.
5. Mati Klarwein, *Live*, tableau ayant servi d'illustration (recto) à l'album *Live-Evil* 1971. Courtesy of Galene Albert Benamou. Photo © matiklarweinart.com.
6. Kazuya Sakai, *Filles de Kilmarnock III (Miles Davis)* 1976. Acrylique sur toile. The Blanton Museum of Art, The University of Texas at Austin, Arthur M. Huntington Museum Fund. Photo : Rick Hall.
7. Recto de la pochette de l'album *On the Corner*, Columbia KC 31906, publié le 11 octobre 1972. Collection particulière. © Sony Music Entertainment.
8. Photo tirée de la séance pour la pochette de l'album *You're under Arrest* 1985. Photo Anthony Barboza. © Anthony Barboza.